

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 1

Artikel: La cavalerie et la nouvelle organisation militaire
Autor: Loys, de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

L^e Année

N^o 1

Janvier 1905

LA CAVALERIE

ET LA

NOUVELLE ORGANISATION MILITAIRE

La situation géographique de la Suisse et la nécessité pour les puissances voisines d'avoir, au centre de l'Europe, un Etat servant pour ainsi dire de tampon amortisseur aux incidents diplomatiques inopinés, ont été les causes naturelles de la neutralité de la Confédération. Celle-ci, comparativement peu importante par sa population, par l'étendue de son territoire ou par son influence directe sur les événements politiques européens, l'est au contraire au plus haut degré par sa situation stratégique, son histoire, ses institutions, ses principes de liberté et sa valeur morale. Mais cela même lui impose de graves responsabilités. Son rôle d'Etat neutre ne doit pas uniquement consister à rester spectatrice passive si telles circonstances, peu probables il est vrai, mais toujours possibles, venaient à se présenter. A ce moment il lui sera nécessaire, non seulement parce qu'elle est gardienne d'un trésor que d'autres lui ont confié, mais aussi et surtout pour conserver son autonomie et assurer son existence, d'entrer en lice et de prendre part au grand concert dont les coups de canon seront la vivifiante musique. Pour faire entendre sa voix alors, il lui faudra un appui solide et résistant ; les paroles ne seront plus suffisantes pour défendre ses intérêts, si elles ne sont soutenues par un moyen d'action qui lui permette d'imposer ses justes revendications ; seule son armée le lui procurera.

La topographie de notre pays, nos mœurs, nos idées, le sentiment juste et précieux d'égalité démocratique qui est la base de notre constitution et qui fait sa force, nous ont porté à adopter le système des milices comme répondant le mieux à nos besoins et au rôle qui peut éventuellement nous échoir. Mais encore faut-il que ces milices soient à la hauteur de leur tâche, aptes à faire campagne et régies d'après les principes tactiques généralement adoptés. Lorsque nous serons en face d'adversaires instruits par d'autres procédés, conduits par des chefs dont la vie se sera passée en contact permanent avec la troupe, nous nous trouverons devant un problème que seuls la perfection de notre organisation, notre patriotisme, une préparation sérieuse, intelligente et assidue nous permettront de résoudre. L'exemple que nous avons sous les yeux actuellement nous est d'un précieux secours et peut, à juste titre, nous remplir d'espoir. Il fallait beaucoup d'audace à un pays comme le Japon, pour s'attaquer résolument à un adversaire aussi colossal que la Russie. Il l'a fait sans hésitation parce qu'il avait la ferme intention de vaincre, qu'il savait pouvoir compter sur les résultats acquis par plusieurs années de labeur acharné, et qu'il avait la certitude que son organisation était vraiment pratique et rationnelle. Ces facteurs sont à notre portée comme à celle de tous. Avec fierté nous pouvons affirmer qu'il n'y a peut-être pas un pays où les officiers travaillent avec plus d'abnégation et de dévouement, où le sentiment du devoir soit aussi profondément ancré que dans le nôtre ; et quant à la réorganisation de notre armée, elle est entre de trop bonnes mains pour ne pas aboutir et combler les vœux de ceux auxquels elle tient le plus à cœur.

L'organisation de 1874 a été le résultat des lacunes constatées lors de l'occupation des frontières en 1870. Simplifiant, améliorant, coordonnant les groupements divers et disparates qui formaient alors l'armée, elle fit faire un grand pas en avant à notre état militaire. Au fur et à mesure qu'elle prenait plus de maturité, que le système était éprouvé par l'usage, des modifications nécessaires y furent introduites. Mais néanmoins elle aussi a vieilli ; l'instrument actuel est devenu vieux jeu, a pris la tournure d'un ancêtre, n'est plus à la hauteur des circonstances. De là l'obligation absolue où nous nous trouvons de faire face aux exigences modernes, de refondre nos anciens règlements, de remanier notre organisation. Vouloir fermer les

yeux sur notre état actuel serait une faute dont à un moment donné personne ne voudrait avoir assumé la responsabilité. C'est ce qu'a compris le haut commandement et c'est pourquoi il s'efforce actuellement de redonner un peu de vie à ce corps usé par l'âge.

Jusqu'à présent, la discussion a principalement porté sur les grandes lignes des projets à l'étude. A tout seigneur, tout honneur ! l'infanterie s'est taillée la part du lion ! Les armes spéciales ont été modestement tenues à l'écart ! La cavalerie a été vite réglée. « Les brigades ! parbleu ! c'est bien simple ; elles étaient aux corps. Ils sont supprimés. Qu'à cela ne tienne ! rien n'est plus facile ! Qu'elles aillent aux divisions !! Voilà tout, et que Dieu les bénisse !!! »

Aussi le moment est venu, me semble-t-il, de discuter un peu nous-même de notre mort prochaine et de voir surtout s'il nous convient de mourir sans lutte et sans avoir épuisé tous les arguments que nous dictent la logique et le bon sens.

La question se pose nette et précise : l'ancienne répartition des brigades aux corps d'armée, des escadrons divisionnaires aux divisions, était-elle rationnelle ? Permettait-elle l'emploi de la cavalerie suivant les préceptes de la tactique moderne ? Cette arme dans les conditions qui lui étaient faites pouvait-elle rendre tout ce qu'elle doit donner ? Si oui, alors il n'y a qu'à adopter dans la nouvelle organisation une formule à peu près analogue à celle qui existait précédemment ; si non, il faut chercher par où nous péchions, profiter du remaniement général pour obvier aux inconvénients reconnus et trouver une répartition plus en rapport avec les circonstances dans lesquelles nous serons appelés à entrer en ligne.

Loin de moi toute idée de critique de ce qui a été fait précédemment. Nous savons tous dans l'arme ce que nous étions avant d'avoir à notre tête un chef qui nous a enfin secoués de notre torpeur, nous a instruits, a su reconnaître le parti qu'il pouvait tirer de toutes les bonnes volontés placées sous ses ordres. Conscients de l'immense élan qu'il nous avait donné, nous lui en avons témoigné notre reconnaissance lorsque l'arme, son arme presque, a passé par des moments difficiles. Depuis, grâce à une main ferme et énergique, à un esprit libéral et bienveillant, elle a continué son mouvement ; l'impulsion ne s'est pas ralentie, au contraire ; les progrès se sont affirmés ; la liaison

avec les autres armes est devenue plus intime; on a appris à mieux nous connaître. Plus forts, nous avons pu doubler bien des caps dangereux, et à présent que les eaux sont calmes il nous appartient de ne pas piétiner sur place. Notre devoir à nous autres anciens est de léguer aux jeunes qui nous suivent un instrument moderne dont ils pourront se servir sans crainte et sans appréhension.

* * *

Autrefois, la plus grande unité de la cavalerie était le régiment. Celui-ci était généralement attribué aux divisions; sa tâche était peu définie, son action restreinte; les résultats obtenus furent minimes. L'exploration n'existait pour ainsi dire pas, manquait de base, de principes, de cohésion. L'instruction des cadres laissait à désirer. Le matériel de chevaux était inférieur, peu homogène. Les guides, attachés aux états-majors, faisaient le service d'ordonnance. Tout le monde avait une sainte horreur du terrain, louchait sur les obstacles, manquait d'entrain et d'offensive. Puis est venue l'impulsion de 1883, l'essor donné à toute cette jeunesse qui ne demandait qu'à marcher; l'élaboration d'un règlement fixait les grandes lignes d'une instruction que tout le monde dans l'arme attendait avec impatience; l'ordre s'établissait peu à peu; la création des cours tactiques comblait une grosse lacune; les officiers comprenaient enfin que le service ne consistait pas uniquement à passer chaque année quelques jours dans une caserne à rectifier des alignements plus que problématiques. L'organisation des brigades et des escadrons divisionnaires marquait un grand pas en avant. Leurs rôles, bien définis, donnaient à chacun sa direction, son but, son champ de travail, son rayon d'action. L'exploration prenait corps, s'établissait sur des bases convenant à nos circonstances, à notre pays. La création des compagnies de mitrailleurs, les premières et les seules en Europe, augmentait notre force, nous donnait plus de puissance. Tout cela mûri, éprouvé par le temps, modifié au fur et à mesure des besoins, nous amenait enfin au point où nous sommes et qu'il est nécessaire d'étudier d'un peu plus près si nous voulons voir clairement nos défauts et les moyens d'y remédier.

Actuellement, les brigades fortes de six escadrons et d'une compagnie de mitrailleurs, attribuées aux corps d'armée, fonctionnent comme cavalerie plus ou moins indépendante. Elles

sont chargées de l'exploration stratégique et lorsque les infanteries sont entrées en contact, ont comme mission de soutenir l'engagement général dans la mesure de leurs moyens; elles deviennent alors cavalerie de combat. Les escadrons divisionnaires, eux, doivent compléter le travail des brigades, faire de l'exploration tactique devant le front de leurs divisions, et au moment du déploiement mettre à la disposition de leurs chefs ce qui leur reste d'hommes pour fournir les renseignements nécessaires à la bonne marche de l'action.

Dans de précédents articles j'ai traité à fond le service d'exploration des brigades. Prenant des exemples de manœuvres, j'ai essayé d'établir par des faits comment on devait le comprendre, les moyens dont il pouvait disposer, les principes qui devaient le régir; sa force, sa faiblesse. J'ai attiré l'attention sur le danger qu'il y avait à tirer des conclusions trop positives de situation de manœuvres ressemblant de très loin à la dure réalité. Mais j'ai le sentiment que ce dernier point n'est pas assez compris, que malgré tout nous continuons à nourrir des illusions. Nous croyons faire de l'exploration stratégique et nous n'en faisons pas. Nous ne le pouvons pas, parce que nous sommes trop pauvres, trop faibles, parce qu'actuellement nous n'en avons pas les moyens.

En général, nous entrons en ligne dans une phase de l'action où l'exploration stratégique a déjà eu lieu. D'après nos principes, et ils sont justes, le rayon d'action de nos patrouilles ne peut pas dépasser de plus d'une ou deux journées de marche les têtes de colonnes d'infanterie. Ces patrouilles ont pour but de rechercher les concentrations ennemies, les directions de marche de ses principales colonnes; elles doivent avertir le corps d'armée des dangers qui le menacent. Mais n'oublions pas que cela ne sera possible que si nous sommes maîtres du terrain, que si nous avons battu la cavalerie adverse. Or jamais en manœuvre cela n'est le cas; les deux cavaleries se trouvent en présence dans les mêmes conditions; toutes deux en avant du front, elles agissent dans un rayon où celle qui aurait été repoussée ne serait pas tolérée par celle dont l'action aurait été couronnée de succès. Cela*fausse absolument, par conséquent, notre opinion sur la valeur des renseignements que nous pourrions faire parvenir au corps d'armée. Ceci est non seulement un danger pour nous-mêmes, mais un danger autrement plus grand pour le corps qui

forcément s'habitue à compter sur des rapports que les circonstances ne permettraient pas de lui faire parvenir.

Malgré une économie poussée jusqu'à l'avarice, en dépit de tous les efforts tentés pour réduire à un strict minimum les premiers renseignements nécessaires, l'exploration de quelque manière qu'on l'organise coûtera toujours excessivement cher. Elle a un appétit qu'il faudra absolument satisfaire, si l'on ne veut pas la voir mourir d'inanition. Notre terrain difficile, coupé, très riche en communications, la rend plus exigeante que partout ailleurs. Si elle se borne à attendre à un nœud de route les rapports qu'elle doit fournir, ils arriveront trop tard, n'auront plus aucune valeur. Sans une offensive vigoureuse, elle devient négative, nulle ! Et je le répète, les manœuvres nous trompent, nous plongent dans des illusions dangereuses. Une cavalerie qui ne peut pas se suffire à elle-même, qui n'est pas assez forte pour marcher résolument en avant, perd son caractère d'indépendance ; elle est moralement battue avant d'avoir abordé l'ennemi. Cela est vrai pour tout le monde et ce n'est pas une raison parce que nous sommes des milices pour que nous échappions à une loi qui ne connaît pas de systèmes et s'applique implacablement à tout ce qui dépend d'elle.

Voyons un peu à quoi peut revenir l'exploration d'une brigade travaillant normalement pour un corps d'armée qui se trouve à deux journées de marche de l'ennemi.

L'effectif de base, en admettant un déchet de 10 %, ce qui est peu, sera d'environ 34 officiers, 570 mousquetons ou 640 sabres, 8 mitrailleuses. D'après le terrain et les circonstances, il faudra au début un demi ou un escadron pour fournir les patrouilles, et pour couvrir la marche en avant de la brigade un autre escadron comme service de sûreté ; il restera donc comme noyau de réserve, au moment d'entrer dans la zone dangereuse, environ 26 officiers, 380 mousquetons ou 430 sabres ! Pour aborder la cavalerie ennemie on avouera franchement que c'est un peu maigre ! et s'il faut combattre à pied on ne pourra mettre en ligne, selon les formations, qu'une moyenne de 250 mousquetons et 8 mitrailleuses !! Soit une puissance de feu équivalente à celle de deux fortes compagnies !!

L'offensive est-elle possible dans ces conditions ? L'exploration peut-elle continuer à fonctionner ? Peut-on honnêtement exiger l'envoi de rapports ? La recherche des concentrations ennemies ?

La direction de marche des colonnes principales? Certes, cela n'empêchera pas d'essayer, de sacrifier jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier cheval, de faire tout ce qui est humainement possible pour exécuter les ordres reçus! Mais qu'on ne s'étonne pas au corps d'armée si le résultat est minime, si les rapports sont lents à venir, s'ils ne donnent que des renseignements de peu d'importance! Qu'on se mette surtout à la place du commandant de brigade qui, au moment où il devrait être le plus actif et le plus entreprenant, se trouve voué à l'inaction. Au lieu de prendre l'offensive, qui seule procurerait des résultats palpables, il sera forcé de battre en retraite, de chercher un refuge auprès de son infanterie et se contenter de jouer un rôle très secondaire.

A ce moment, alors qu'il est épuisé, le moral de ses troupes fortement atteint, ses effectifs réduits, que lui demande-t-on? D'après le règlement, il devrait rentrer dans le cadre du corps, protéger les flancs de celui-ci, explorer dans toutes les directions, coopérer à l'action, combattre! Je ne crois pas que cela lui sera chose facile. Pour combattre avec entrain et énergie, avec quelque chance de succès, il faut se sentir fort, sûr de soi-même, libre de ses mouvements, et seule une âme exceptionnellement trempée sera capable de se ressaisir, d'infuser dans le cœur de ses hommes assez d'énergie, de calme, de sang-froid et de volonté pour surmonter une crise aussi critique et aussi angoissante.

Trop faibles pour l'exploration stratégique, trop faibles pour le combat, nos brigades sont trop fortes par contre pour simplement amplifier le service de la cavalerie divisionnaire ou la remplacer.

*
*
*

Des incidents fortuits et imprévus ont été l'origine du mouvement qui a abouti aux divers projets d'organisation actuellement à l'étude. Différents par les détails, ils procèdent cependant des mêmes principes et aboutissent à peu près aux mêmes résultats.

Reconnaissant la lourdeur des corps d'armée, ils les suppriment et cherchent des groupements plus souples, plus élastiques, plus mobiles. Des huit divisions anciennes ils créent six nouvelles. Seront-elles plus faciles à manier? Rempliront-elles vraiment le but que l'on se propose? Je ne chercherai pas à le

discuter ici. *Mais ce qu'il faut combattre avec la dernière énergie, c'est l'idée émise, et qui prend corps, de leur répartir la totalité de notre cavalerie. Ce serait une faute qui atteindrait notre arme dans ses œuvres vives et la réduirait bientôt à néant !*

Admettant ce principe, les trente-six escadrons actuels ainsi répartis et les compagnies de mitrailleurs portées de quatre à six, chaque division disposerait de six escadrons et d'une compagnie de mitrailleurs, auxquels incomberaient forcément tout le service que font actuellement nos brigades et nos escadrons divisionnaires. Car ce n'est pas parce que les corps d'armée seraient supprimés que l'emploi de la cavalerie en deviendrait différent. Il faudra quand même explorer en force en avant, et en détail devant le front immédiat de l'infanterie. Pour ce dernier service un escadron est absolument nécessaire. En outre les états-majors auront besoin d'ordonnances. Que restera-t-il pour l'exploration à bonne portée, la seule qui par ses renseignements peut assurer la liberté des mouvements ? Quatre escadrons au plus au lieu des six d'autrefois.

On peut en être certain, l'exploration sera rendue par là plus difficile encore, ses résultats seront moindres que par le passé et de ce fait le bel élan, l'esprit d'entreprise qui animent l'arme seront fortement compromis et se perdront peu à peu. Le rôle de cette cavalerie se trouvera forcément restreint à celui de cavalerie divisionnaire. Mais pour ce service, des effectifs aussi considérables ne sont pas nécessaires ; ce qui peut être fait par un escadron ne doit pas en retenir plusieurs ; ce serait une faute de tactique que nous n'avons pas le droit de commettre eu égard à notre pauvreté.

Je sais bien que le but des six divisions est de pouvoir éventuellement former des groupes d'armée, et qu'alors on pourra aussi former momentanément des corps de cavalerie plus importants. Mais jamais ce qui est improvisé au dernier moment ne peut donner de bons résultats. On obtiendra ainsi une certaine quantité d'hommes placés sous un même commandement, mais comme il n'existera aucune liaison et aucune cohésion entre les unités, il faudra certainement s'attendre à de forts déboires et à de grandes désillusions. Du reste ce qui s'est passé sur la Thur cette année en est la preuve. Une forte cavalerie avait été attribuée à la division de manœuvres pour étendre son rayon

d'action et augmenter sa force. Si le résultat n'a pas été celui auquel on s'attendait, cela tient à des causes multiples qu'il faut attribuer, en majeure partie, au manque d'expérience dans la conduite de corps de ce genre et à une idée tout à fait erronée de leur emploi ; fautes n'ayant peut-être pas une importance capitale aux manœuvres, mais qui auraient été néfastes en face de l'ennemi.

La nouvelle organisation doit faire donner à l'arme son maximum de rendement et non pas la diviser en fractions incapables de se suffire à elles-mêmes. Si une répartition plus rationnelle et plus normale peut nous en assurer la possibilité, n'hésitons pas à l'adopter, alors même qu'au premier abord elle paraîtrait d'une réalisation un peu difficile par une armée de milices.

En dehors de ce qui est nécessaire pour assurer le service des divisions, il faut, à la disposition de l'armée ou des groupes d'armée, une réserve de cavalerie assez forte pour prendre résolument l'offensive et explorer, non seulement à une ou deux journées de marche en avant du front, comme nous pouvons le faire actuellement, mais capable d'aller chercher les renseignements là où ils se trouveront, et cela en dépit des difficultés du terrain et de la résistance que nous serons certains de rencontrer. Souvenons-nous que dans l'offensive, et je le répète sans offensive il n'y a pas d'exploration, plus le terrain sera difficile et plus la puissance et la force seront nécessaires pour percer, combattre et arriver enfin aux colonnes principales de l'adversaire, notre objectif constant.

Or, ne pouvant déjà pas suffire à l'exploration dans les conditions qui nous sont faites, comment veut-on que nous y arrivions si l'on divise encore plus nos forces et si on les amoindrit ? Ce serait mettre notre arme à une épreuve dangereuse devant laquelle il ne faudrait pas s'étonner de la voir faiblir !

Pouvons-nous autrement ? Pouvons-nous donner au gros de l'armée une force de cavalerie, mobile, souple et suffisante, et aux divisions ce qui est nécessaire à leurs propres besoins, cela sans amener de changement dans nos effectifs ? Je crois que oui, si nous aussi nous adoptons d'autres bases de groupements.

D'abord, pourquoi des guides ? Pourquoi une cavalerie se spécialisant dans un service qui, à la longue, ne peut que lui être préjudiciable ? Peu à peu, dans leur isolement, ils perdent le

contact, l'homogénéité et le perçant, c'est-à-dire les qualités principales de leur arme ! C'est donc un service à leur rendre que de les ramener dans le sein de la grande famille, d'en faire de simples dragons et de leur infuser à nouveau ce qu'involontairement et malgré eux, par la force même des choses, ils ont la tendance à perdre. Puis sont-ils les seuls à pouvoir accomplir ce service de cavalerie divisionnaire ? Est-ce une chose si au-dessus des conceptions humaines pour que n'importe quel chef d'escadron ne puisse pas en remplir l'office en donnant toute satisfaction ! Mais si tel était le cas, ce serait la négation même de notre cavalerie et de son système d'instruction, ce que nous ne pouvons admettre.

Comme première réforme, supprimons donc les guides et bornons-nous à une seule espèce de cavalerie : des dragons.

Une grande source d'inquiétudes pour tous ceux qui ont eu à manier fréquemment de la cavalerie, est l'effrayante rapidité avec laquelle les effectifs fondent et disparaissent pour ainsi dire avant qu'on ait eu le temps d'en réaliser la raison. Quelques heures d'exploration suffisent pour enlever à une brigade une grande partie de sa force de combat et la réduire de telle sorte qu'il lui devienne impossible de songer à attaquer dans de bonnes conditions. Nos escadrons actuels sont décidément trop faibles, surtout si l'on réfléchit qu'avec des milices peu entraînées, le déchet au début sera toujours très considérable et qu'un remplacement est pour nous très problématique. Il est donc de toute importance de trouver un remède à ce mal. Avec la nouvelle organisation la chose ne me paraît pas impossible.

Comme deuxième réforme, il y aurait lieu d'augmenter les effectifs de nos escadrons, de les porter de 120 à 160 hommes.

Ces deux points acquis, nous disposerions de 24 escadrons de 160 hommes au lieu de 32 escadrons de 123 hommes, sans que l'effectif total actuel soit changé en aucune façon.

Restent les compagnies de mitrailleurs ! Ma conviction intime est qu'elles ont fait leurs preuves et que plus nous en aurons, mieux cela vaudra. Leur organisation et leur emploi sont fixés par le règlement de 1904, que l'usage a permis de confirmer pleinement. Mais une augmentation du nombre des compagnies s'impose forcément et en tous cas il devient absolument nécessaire de les porter de quatre à six.

La répartition de ces nouvelles unités devient alors tout à fait naturelle.

a) A chacune des divisions un escadron.

b) A la disposition de l'armée une réserve de dix-huit escadrons et de six compagnies de mitrailleurs.

Pour les divisions, même renforcées comme on les prévoit, un escadron de 160 hommes sera amplement suffisant comme cavalerie divisionnaire; l'exploration tactique deviendra plus riche; le service de sûreté plus dense, plus fourni, pourra couvrir un front plus étendu; pendant le combat la réserve que le divisionnaire aura pu garder par devers lui dès le début pourra fournir des patrouilles plus fraîches et plus nombreuses. Ces escadrons divisionnaires, pris à tour de rôle dans les dix-huit escadrons attribués à l'armée, auront conservé le mordant nécessaire à une action énergique et donneront certainement un meilleur résultat que nos compagnies de guides actuelles. Bref, les divisions ne peuvent que gagner au change par cette augmentation de leur cavalerie.

Les brigades étaient rationnelles tant que les corps d'armée existaient, ceux-ci ne pouvant pas se passer d'un certain noyau de cavalerie, directement sous les ordres du chef de corps et travaillant spécialement dans son intérêt; mais elles avaient le grave inconvénient de ne pouvoir rendre aucun service à l'armée, vu leur fractionnement. Le haut commandement avait bien senti le côté faible de cette répartition, puisqu'il avait prévu l'éventualité de grouper deux ou plusieurs de ces brigades selon la nature des opérations et des exigences de l'exploration. Ce qui pouvait devenir nécessaire avec l'organisation des quatre corps d'armée, le serait bien plus encore si on adopte l'idée des groupes d'armée. Pour assurer leur liberté de mouvement ils auront besoin de savoir où ils vont, ce qu'ils ont devant eux, et cela assez à temps pour que le commandement supérieur puisse modifier ses décisions s'il le juge opportun. Sans une cavalerie forte ce sera impossible; toutes les dispositions fondamentales devront être prises dans le vide, sans orientation sérieuse sur les mouvements de l'ennemi qu'on a l'intention de combattre.

Mais croit-on par hasard que la conduite d'une division de cavalerie soit facile et qu'avec notre système de milices nous

ayons moins que d'autres besoin de nous y préparer? Est-ce une raison parce que nous nous trouvons devant certaines difficultés pour que nous renoncions à un système qui seul peut nous donner les facteurs nécessaires au succès? Notre arme n'est-elle pas capable de fournir l'effort qu'on lui demande? L'armée serait-elle assez dédaigneuse de sa cavalerie pour douter d'elle et lui dire : « Non ! c'est trop, vous ne pouvez pas ! »

Ce serait mal nous connaître. Nous ne jetterons pas le manche après la cognée. Il n'y a que les mauvais chevaux, ceux qui n'ont pas de cœur, pas de sang, pas de tempérament qui se dérobent à l'obstacle. Les autres, les bons, passent, pourvu qu'ils aient un cavalier résolu, énergique et animé de la ferme volonté de franchir. Vouloir, c'est tout ! Eh bien, qu'on le veuille, et nous arriverons !!

Colonel DE LOYS.

